N. 272

D ✠ S

INSTITUT DES FRERES DE L'INSTRUCTION CHRETIENNE

CIRCULAIRE

DU

FRERE BERNARD GAUDEUL

SUPERIEUR GENERAL

«MAIS PRIEZ DONC!...»

Juin 1984

D ✠ S

INSTITUT
DES FRERES DE L'INSTRUCTION CHRETIENNE

CIRCULAIRE
DU
FRERE BERNARD GAUDEUL
SUPERIEUR GENERAL

«MAIS PRIEZ DONC!...»
(Mt 9, 38)

ROME - JUIN 1984

TYPIS POLYGLOTTIS VATICANIS

« MAIS PRIEZ DONC!... »
(Mt 9, 38)

« *Priez sans cesse.* »
(1 Th 5, 17)

« La prière revient ». On l'entend dire un peu partout.

Des groupes, plus ou moins informels, surgissent là où on les attendrait peut-être le moins: dans les universités, dans les banlieues des cités, dans les villes et villages de campagne, et, pendant plusieurs heures parfois, leurs membres ne font pas autre chose que prier. Ce ne sont pas des moines, mais des commerçants, des ouvriers, des cadres, des gens de tous milieux et de tous âges, qui sont quelquefois restés des années sans penser à Dieu et qui retrouvent le goût de la prière. Ils prient longuement, ils prient en public, ils prient avec tout leur être, avec leur corps autant qu'avec leur coeur et leur intelligence.

Les esprits forts ont cru à une mode. Mais le phénomène dure. Les signes en sont nombreux. Il n'est que d'ouvrir les yeux et... le coeur pour les saisir:

les monastères ont rarement accueilli autant d'hôtes en quête de silence et de prière, les maisons de retraite se multiplient et ne désemplissent guère, des « camps-prière » voient le jour et font d'emblée florès, les jeunes y courent, les livres sur la prière ne se comptent plus et telle revue nouvelle fait recette en ne parlant que de ce sujet! La piété populaire en particulier resurgit: les pèlerinages attirent à nouveau les foules, les dévotions locales renaissent, tout un courant souterrain de foi, enracinée dans les profondeurs de l'être, affleure au jour.

Qui l'eût cru voici quinze à vingt ans? Est-ce un signe de cette Pentecôte que Jean XXIII appelait sur l'Eglise? Est-ce une manifestation anticipée de ce vingt et unième siècle religieux que les esprits les plus clairvoyants de ce temps ont annoncé depuis déjà plusieurs années, quand rien ne l'indiquait encore?

Chacun y va de son explication: la société de consommation ne comble pas les aspirations profondes de l'homme, et celui-ci s'ouvre une brèche sur le monde spirituel pour ne pas étouffer; la sécularisation provoque en réaction une flambée de mysticisme; le laïcisme a desséché le coeur sans apaiser l'intelligence qui, inassouvie, cherche toujours réponse à ses problèmes; les jeunes eux-mêmes, les jeunes surtout, qui paraissent se délecter dans le bruit et le tintamarre, aspirent à l'intériorité et élisent des lieux de silence où ils retrouvent les profondeurs de leur être en y découvrant Dieu, établi en eux comme en sa demeure. Après le règne sans partage de la matière ou de la raison, c'est la revanche du coeur, la revanche de l'homme.

Les risques de déviation existent, soulignés par les uns, minimisés par les autres. Il ne s'agit pas de se les dissimuler: toute religiosité n'est pas chemin vers la foi chrétienne, vers la prière vraie. Il existe de fausses pistes qui centrent l'homme sur lui-même et non sur Dieu, ou, pis encore, qui le dissolvent dans l'anonymat de la nature ou le néant. Un discernement s'impose.

Le fait cependant demeure, massif, étonnant: la prière revient; beaucoup de nos contemporains en ont soif. Aussi bien la prière la plus spontanée que celle qui s'enfonce dans l'oraison de recueillement prolongé; aussi bien la prière sensible, avec force gestes et attitudes démonstratives que la prière calme, qui dure malgré la sécheresse et l'aridité; aussi bien la prière traditionnelle, coulée dans des formules stéréotypées ou des rites ancestraux, que la prière moderne avec des formes nouvelles. L'iconoclasme des années 1960-1970 a eu pour résultat imprévu de ressusciter les premières, par réaction sans doute à l'instauration des secondes qui répondent mieux à certains types de tempérament. Cette multiplicité de formes permet à chacun de trouver la sienne propre, sans pour autant autoriser quiconque à s'ériger en docteur de la prière ou à préconiser comme route exemplaire sa manière de prier.

Ce souffle de l'Esprit a passé sur la Congrégation. Bien des Frères ont expérimenté un renouveau de la prière, en particulier dans l'oraison ou l'eucharistie; bien des communautés ont redonné à l'Office, chanté ou récité, à l'adoration du Saint Sacrement, cette

densité de communion à Dieu qu'ils n'auraient jamais dû perdre.

Ici également, on pourrait multiplier les exemples: Frères qui retrouvent le goût de la prière personnelle dans le secret de leur chambre, de leur classe ou de leur bureau, de la prière de l'heure si propre à renouveler l'intimité avec Dieu, du chapelet, cette prière des pauvres; Frères qui se nourrissent de la Parole de Dieu, méditée dans le coeur, aux heures d'ombre ou de lumière; Frères qui se retrouvent chaque soir, avec les pensionnaires volontaires de leur établissement, devant le Saint Sacrement pour adorer, louer, remercier, supplier, pour expérimenter l'une ou l'autre méthode de prière aujourd'hui en faveur; Frères que polarise la présence du Christ dans l'oratoire de la communauté: ils aiment s'y recueillir, ne serait-ce que quelques instants au gré de leur passage entre deux cours, avant ou après une catéchèse, en préparation d'une rencontre qu'ils pressentent devoir être plus difficile ou qu'ils jugent plus importante; Frères qui consacrent de longs moments devant Jésus Hostie, le soir, à l'oratoire, toutes corrections faites, toute préparation de classe achevée, toute réunion terminée, pour que les actions accomplies ou les personnes rencontrées pendant la journée soient bénies par lui; Frères qui participent volontiers à des groupes de prière, paroissiaux ou autres, impliqués parfois dans l'équipe directrice; Frères qui font les « exercices spirituels » de saint Ignace traditionnels dans l'Institut ou qui consacrent quelques jours de leurs vacances, en plus de la récollection ou de la retraite régulière, à des « écoles de prière », à des « expériences spirituelles », à des « semaines de

formation »; Frères qui aident leurs élèves à prier et animent avec quelques-uns d'entre eux des groupes ouverts à tous... Créativité aux réalisations multiples, qui manifestent et creusent le goût de Dieu, de sa présence, de sa parole.

Comme tant d'autres qui se sont laissé toucher, ai-je perçu, au plus profond de mon être, cette vibration intérieure, cet émoi du coeur, qui m'invitait à une rencontre plus intime avec Dieu? A chacun de s'interroger: dans quelle mesure cette vague qui porte la prière m'a-t-elle atteint? Me suis-je laissé baigner par ce fleuve de vie, dont parlait Ezéchiel (*Ez* 47, 1-12) ou continue-t-il de couler sans que j'y trempe les pieds?

Ai-je seulement pris conscience de ce changement étonnant dans l'Eglise d'aujourd'hui? Sûrement, si je suis attentif aux signes des temps. Probablement pas si je reste enfermé sur mes problèmes, ressassant mes incapacités et mes misères, répétant mes routines et réfractaire à tout changement, à tout renouvellement; probablement pas si je pense que je suis trop pécheur pour prétendre à une union profonde avec Dieu ou qu'il est trop tard pour me convertir, après toutes les tentatives avortées de mon passé. Alors que toute l'histoire d'Israël me dit que Dieu se plaît à rendre féconds le vieillard et le stérile et à choisir le pécheur parmi ses préférés!

L'Esprit passe... Il ne faudrait pas que cette bouffée d'air frais qui caresse l'Eglise s'arrête au seuil de nos communautés ou de nos coeurs! Ouvrons-lui au contraire portes et fenêtres, pour que ce printemps post-

conciliaire éclose aussi en nous. Comment pourrions-nous rester déserts quand les autres deviennent oasis?

Ces faits nous provoquent. Ils constituent une invitation personnelle à approfondir notre union à Dieu, et une invitation communautaire à vérifier la qualité de notre prière. Les voix les plus autorisées de l'Eglise nous y exhortent: le Concile Vatican II dans le Décret *Perfectae Caritatis*, Paul VI dans *Evangelica Testificatio* (nn. 42-49), Jean-Paul II dans ses nombreuses adresses aux religieux, et, tout récemment encore, dans l'exhortation apostolique *Redemptionis Donum* du 25 mars 1984, la SCRIS qui a consacré un document entier à « la Dimension Contemplative de la Vie Religieuse », et qui vient de rappeler « l'enseignement de l'Eglise sur la vie religieuse » (nn. 28-30). Toutes ces voix nous répètent à l'envi que, « sans la prière, la vie religieuse n'a pas de sens. Elle perd le contact avec sa source, elle se vide de sa substance et elle ne peut plus atteindre son but » (Jean-Paul II à Washington, le 7 octobre 1979). La négliger ou l'abandonner, c'est renoncer à épanouir son être profond d'enfant de Dieu et trahir sa fécondité apostolique; c'est attenter à la vitalité de la communauté religieuse, en lien direct avec la vitalité de la prière de ses membres.

Pressés par tant d'appels, ne convient-il pas de nous entretenir de la prière? D'autant plus que le Chapitre Général de 1982 a posé comme orientation prioritaire pour les années à venir le renouveau spirituel des Frères et des communautés.

Au seuil de ces pages, je ressens à la fois une grande

joie et comme un sentiment d'impuissance. Une grande joie, parce que parler de la prière, c'est parler de ce que l'on vit tous les jours, du plus cher de son coeur! Un sentiment d'impuissance parce que le sujet est vaste comme la mer. Par quel côté l'aborder? Il y a tant à dire! Quel ordre mettre dans ce foisonnement?

Les traités sur la prière abondent. Ils peuplent les bibliothèques religieuses. Celle de ma communauté sûrement, s'il m'arrive d'en inventorier les rayons. Il ne s'agit pas ici de les remplacer. Pas plus que n'ont voulu les remplacer les Circulaires, nombreuses, écrites sur le sujet, depuis les origines de la Congrégation, et qu'il est toujours bon de relire (*Circulaires* nos 27, 68, 90, 104, 106, 147, 227, 243). Elles témoignent de l'importance de la prière. Peut-être de sa difficulté. Car enfin si les Supérieurs jugent nécessaire d'en parler souvent, c'est sans doute qu'elle ne va pas de soi.

Le thème, inépuisable, décourage toute volonté d'être exhaustif. Par le fait même, il laisse d'autant plus de liberté! Plus qu'à la théorie, je me référerai à la pratique, à l'expérience.

Je partirai de deux constatations:

— la prière est facile; nous y avons été formés tout jeunes;

— la prière est difficile; elle exige des âmes fortes qui affrontent de longs, douloureux et durs combats.

Nous nous poserons alors la question: n'avons-nous pas en Jésus le modèle du priant? Si nous le regar-

dions... Et nous en tirerons quelques leçons pour notre vie.

* * *

LA PRIERE FACILE

L'enracinement de notre prière

Bien avant d'entrer en religion nous avons fait l'expérience de la prière. Nous y avons été éveillés très tôt dans nos familles, où nous avons respiré la foi comme l'air, sans nous poser de questions; la prière a suivi, aussi naturelle que le jeu. La faire matin et soir, réciter quotidiennement le chapelet, aller à la messe le dimanche, cela allait de soi. Beaucoup d'entre nous gardent le souvenir de la famille réunie chaque soir pour la prière avant d'aller dormir. Et ce n'était pas un mince témoignage de voir à genoux devant Dieu, pour lui rendre ses hommages, le chef de famille dont nous admirions par ailleurs l'autorité et la bonté.

Les fêtes religieuses rythmaient la vie. Celles qui revenaient tous les ans, selon le cycle liturgique: Noël et Pâques surtout, mais aussi la Toussaint, la Chandeleur, la Fête-Dieu, sans parler des fêtes de la Vierge si populaires, du premier vendredi du mois, des Quarante Heures, du mois de Marie, etc. Celles aussi qui jalonnaient l'histoire de la famille: baptêmes, communions privées, professions de foi, confirmations, mariages. La joie était à la fois humaine et religieuse. La peine aussi, quand la mort faisait son oeuvre et que se célébraient les enterrements. Dieu, le Christ,

Marie, les Saints faisaient partie du monde quotidien, du paysage domestique. Il y avait le crucifix dans toutes les salles de la maison, des images ou des statues de la Vierge aux places d'honneur. Peut-être la piété était-elle plus sociologique, mais Noël était une fête chrétienne, le Carême imposait des pénitences qui préparaient aux joies pascales, les processions permettaient l'expression publique de la foi.

A l'école régnait le même climat et nous répondions généreusement aux sollicitations de nous engager dans un mouvement de formation spirituelle, la Croisade Eucharistique par exemple, de visiter le Saint Sacrement dans la chapelle du collège ou à l'église paroissiale en allant ou en revenant de l'école. Avant chaque grande fête liturgique, la confession était de rigueur.

La contestation délétère de la prière n'existait pas alors en ces milieux chrétiens. Sa nécessité n'était pas affaire de raisonnement, mais de conviction, d'intuition spirituelle, d'évidence du coeur. Nul n'en faisait la théorie; tous la pratiquaient, et personne n'aurait voulu y manquer. Prière facile, née de la vie dont elle se nourrissait et qu'elle nourrissait en retour.

Nous gardons de cette période de réelles dispositions à la prière. On n'échappe pas si facilement à son enfance et à son adolescence! Et nous prions souvent aujourd'hui comme nous avons prié hier, avec le même goût, la même simplicité, la même volonté de donner à Dieu temps et attention.

Dans les maisons de formation, où la plupart d'entre

nous avons vécu de longues années, nous n'avons pas eu à nous convertir, à trouver une perle rare et cachée, mais, plutôt à approfondir ce que nous vivions, à le personnaliser, à passer d'une prière reçue à une prière voulue. La formation donnée au noviciat y a beaucoup aidé, mais elle s'est faite dans la même ligne, se bornant à accentuer cette pente du coeur vers Dieu. Le novice était comme naturellement éveillé à Dieu. La grâce l'avait prévenu. Il avait goûté combien il est bon et combien sa présence donne un sentiment de douceur, de joie, de plénitude. Il avait reçu en partage le cadeau le plus riche: celui de la prière. Il était avec Dieu comme à l'unisson; il lui parlait comme à un ami, il vivait avec lui.

Peut-être sommes-nous portés à critiquer aujourd'hui notre prière d'hier. Nous la jugeons plus sociologique que personnelle, imposée plus que libre, étrangère aux profondeurs de l'être, trop superficielle, et finalement plus faite de prières récitées, puisées dans les livres et formulées d'avance, que de véritable présence à Dieu, que d'une véritable rencontre avec Quelqu'un.

Ne soyons pas trop sévères pour nous-mêmes, ni pour les autres, parents, éducateurs, prêtres, amis... Nous risquerions de confondre la prière — merveilleuse réalité spirituelle — avec ses formes contingentes, si variables selon les âges et les époques. En fait, prier, nous l'avons appris plus par l'exemple et la pratique que par la théorie.

Au fil des années, nous étions arrivés à une espèce de vie avec Dieu, très simple, sans phrase, la plupart

du temps sans émotions, mais qui créait toujours une atmosphère où la prière naissait comme la plante de son terreau. Selon la grande tradition biblique et ecclésiale, les actes principaux de la journée (lever, repas, vie de famille, travail, coucher), les jours de la semaine et les mois de l'année étaient sanctifiés par la pensée de Dieu, offerts en sacrifice spirituel d'agréable odeur. Notre vie se déroulait sous le regard de Dieu, dans une grande intimité avec lui. Il n'était pas l'Etranger, mais au contraire l'Omniprésent. Pour quelques-uns avec un sentiment de crainte; pour la plupart avec cette simplicité, cet esprit d'enfance qui plaisait tant à Jésus quand il vivait en Palestine. La prière était moins un acte qu'un état, moins d'un temps que de tous les temps.

L'épanouissement de notre prière

Cette facilité de la prière, cette spontanéité sont des valeurs de toujours; elles peuvent être encore nôtres aujourd'hui.

Ne sommes-nous pas consacrés à Dieu? Ne lui avons-nous pas donné tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons? Le mouvement de notre coeur est de vivre tous nos instants pour lui, de faire de notre vie entière une prière. Les activités disparates qui peuplent nos journées trouvent leur unité et leur consistance dans l'offrande absolue de nous-mêmes à Dieu, réalisée par le baptême et la profession religieuse. Tant que nous ne la reprenons pas, dans une intention délibérée de nous l'approprier et d'en jouir pour nous-mêmes, — mais quel religieux pourrait agir ainsi? — l'activité est prière, la vie est prière. Plus ou moins

consciente, mais réelle. La prière débouche sur l'agir chrétien et l'agir chrétien nourrit la prière. Et la dichotomie prière/action ne doit pas exister. Il ne faudrait pas que le balancier aille trop loin et qu'après « l'action seulement » on en arrive à « la prière seulement ».

Cette conscience diffuse de vie en Dieu affleure à la lumière en ces moments privilégiés de rencontre que la Règle prescrit ou que le religieux se réserve. C'est comme une nécessité du coeur, un besoin impérieux de l'amour, à la fois le repos auquel l'âme aspire pour être enfin à son Seigneur et se laisser saisir par lui, et l'activité suprême vers laquelle elle tend pour lui exprimer son amour. Elle s'épanche et se recueille tour à tour. Elle s'épanche parce que l'amour a besoin de se dire; il bouillonne et déferle; de tout, sans honte ni timidité, il fait un mot d'amour. Elle se recueille, se tient coite, « accoisée » dirait saint Jean de la Croix, toute paix et silence, dans l'attente de la venue du Bien-Aimé.

La prière, c'est cette alternance, ce va-et-vient intérieur de l'homme qui parle, sûr que Dieu l'entend, et de l'homme qui se tait à l'écoute de son Dieu. Elle est parole et silence, parole accueillie dans le silence des Trois, silence accueillant la Parole de Dieu.

Peut-être apparaît-elle d'abord comme le cri de l'homme blessé, qui n'en peut plus et appelle au secours, ou bien comme l'humble demande de pardon après la chute une nouvelle fois répétée, ou bien comme la reconnaissance jubilante, la louange torrentielle de Celui qui est Plénitude, et qui s'achève dans l'émer-

veillement et l'adoration. Elle est explosion de peine ou de joie, cri du coeur qui n'arrive plus à contenir ses larmes ou ses chants. Jusqu'au moment où l'on comprend que Dieu était là avant même qu'on ouvre la bouche et que c'est lui qui avait fait jaillir sur les lèvres le cri de la prière. Jusqu'au moment où l'on comprend que la prière est grâce, don de son amour prévenant. Alors l'âme se tait, en attente de Celui qui l'attend. L'échange s'inverse. Le cri entendu désormais est celui de Dieu que tant refusent et qui veut se livrer: « Mon fils, donne-moi ton coeur! », le cri de Jésus sur la croix: « J'ai soif! » La prière se fait accueil, silence, simple présence à la Présence, abandon de soi entre les mains de Dieu.

Elle consiste à être là devant Dieu, à l'aimer et surtout à se laisser aimer par lui, à laisser sa tendresse envahir notre coeur, sa lumière illuminer notre esprit, sa paix s'établir avec douceur dans tout notre être, à se tenir tranquille devant lui, sans rien faire et sans rien dire, simplement heureux d'être là, que l'on soit comblé ou que l'on ait l'impression d'être ignoré, sûr d'être la joie de Dieu, comme l'enfant est sûr d'être la joie de son père, par sa seule présence auprès de lui.

Nous compliquons souvent beaucoup les choses. Nous nous imaginons prier, et bien prier, parce que nous multiplions les déclarations d'amour, parce que nous avons des consolations sensibles ou que nous passons de longs moments devant le Saint Sacrement sans distractions...

Le Père de la Mennais, lui, conseillait « de ne point faire en priant Dieu de violents efforts pour nous élever à de hautes considérations », mais « lorsqu'il nous appelle et nous attire, de suivre l'attrait de sa grâce, aller à lui avec la simplicité d'un petit enfant qui se laisse conduire par la main » (*Mémorial*, p. 18 — *Avis Spirituels*, XII). Il s'agit de vivre dans la nuée, à l'ombre de l'Esprit, peu à peu imprégné de sa rosée, comme fécondé par lui, qui fait germer dans le coeur et sur les lèvres la louange, l'adoration, l'action de grâce et la supplication.

Nous aurions beaucoup à prendre des conseils que le Père de la Mennais donnait à des enfants en retraite — le Royaume des Cieux n'est-il pas à ceux qui leur ressemblent? —: « Mettez-vous en esprit aux pieds de Jésus-Christ; ne faites pas de phrases; ne fatiguez pas votre esprit par de vaines formules; dites-lui ce que vous diriez à un ami, à un père; découvrez-lui les plaies de votre âme afin qu'il les guérisse, vos embarras et vos chagrins afin qu'il vous éclaire et vous console; racontez-lui même avec une humble simplicité vos faiblesses, vos infidélités, vos fautes...; en un mot, que votre foi vous rende Jésus-Christ si présent que vous croyiez le voir et que vous agissiez à son égard comme vous auriez agi si vous aviez eu le bonheur de le voir et de lui parler lorsqu'il était sur la terre » (*Sermons* I — Aux enfants, p. 186).

Cette prière est d'autant plus facile que l'Esprit « prie en nous » (*Rm* 8, 15). Il suffit de s'associer à « ses gémissements ineffables » vers le Père, avec les sentiments du Fils qui le répand en nos coeurs. Il y

murmure l'amour, en ce langage divin, éternellement jaillissant, né du coeur du Père et s'exprimant en une Parole substantielle, incarnée en Jésus qui nous la redit en mots d'homme. La prière, c'est Jésus qui s'approche de nous, frappe à la porte de notre coeur et attend la réponse, celle que son Souffle y aura suscitée si nous acceptons de lui ouvrir. Avant d'être réponse de l'homme, elle est don de Dieu: « Si tu savais le don de Dieu! » (*Jn* 4, 10). Nous sommes tous des Samaritaines, qui portons en nous une source d'eau vive ne demandant qu'à jaillir, cette source d'eau vive qu'entendait Ignace d'Antioche et qui lui murmurait: « Viens vers le Père... »

Tels sont les adorateurs que le Père cherche, ceux qui prient « en Esprit et en Vérité » (*Jn* 4, 23). Il entend en eux la voix du Bien-Aimé, à laquelle il ne peut résister. Seul le Christ, en effet, sait prier, parce que seul « le Fils connaît le Père » (*Mt* 11, 27). Pour être entendue du Père, notre prière doit se couler dans la sienne; elle doit supplier avec lui, rendre grâce quand il fait eucharistie, si bien « que nous ne fassions plus qu'une même voix avec lui » (Jean-Marie de la Mennais, *Sermons* IV, p. 1470). Prière de pauvre, prière humble, qui touche le coeur du Père, parce que prière de Jésus: « Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous l'accordera ». Prière qui tend à envahir la vie entière et qui se réduit peu à peu à un seul acte: aimer; à un seul mot: amour. Amour que le Père porte à son fils: « Tu es mon fils bien-aimé, tu as toute ma faveur » (*Lc* 4, 22), amour que le fils porte à son Père: « Seigneur, tu sais tout, tu sais que je t'aime » (*Jn* 21, 17). « Vous demandez comment on

peut prier toujours? Demandez donc aussi comment on peut aimer toujours, car la prière n'est que l'amour, et l'amour est la plus belle comme la plus perfaite des prières » (Jean-Marie de la Mennais, *Sermons*, p. 1478).

Nous avons tous connu ces heures de béatitude où la prière coulait en nous comme une source...

LA PRIERE DIFFICILE

C'est peu à peu que nous avons découvert combien la prière était difficile, qu'elle n'allait pas toujours de soi, qu'elle était un combat, à plusieurs niveaux.

Avant la prière Il y a les combats qui se livrent avant même la prière. Les premiers de tous sont *les combats intellectuels*, qui commandent bien souvent le succès des autres. Les théories pleuvent en effet qui battent en brèche la nécessité de consacrer à Dieu du temps. La prière serait inutile, inefficace, temps perdu. Ce qui compte, c'est le combat pour la justice, pour la libération des pauvres et des peuples. Consacrer à la prière des heures qui pourraient être employées à l'alphabétisation des ignorants, voire à la catéchèse ou à des mouvements d'action catholique ou de formation spirituelle est un luxe bourgeois. C'est l'évasion dans l'irréel, le signe qu'on n'a pas saisi les enjeux de la civilisation à laquelle est affrontée l'Eglise. La charité envers le prochain prime la charité envers Dieu, et même la supplée.

Du reste, la vie est prière. Se consacrer au pauvre, c'est prier. S'investir dans des activités apostoliques,

c'est prier. Le devoir d'état est prière. Il vaut mieux garder sa porte ouverte aux jeunes, qui ont tant besoin d'être compris et aimés, que se retirer dévotement dans une chapelle pour prier en toute tranquillité. Il faut savoir se faire le prochain de ses frères, comme Jésus lui-même le demande, et leur venir en aide, même quand le règlement appelle à la prière. N'est-ce pas saint Vincent de Paul qui invitait alors ses Soeurs à « quitter Dieu pour Dieu »? En ses frères dans le besoin, Jésus se révèle bien mieux que dans une prière doucereuse.

Sans doute ce schéma date-t-il. Il tourne comme un disque usé. Mais il trotte encore dans les têtes. Il faut du temps pour exorciser ces démons! Surtout quand ils s'autorisent d'auteurs patentés et d'exemples célèbres, ou qu'ils abondent dans votre sens, vous engagent plus avant sur votre pente favorite et vous donnent bonne conscience. L'apôtre qui prie choisirait la facilité! Il serait autrement exigeant de vivre avec ses élèves, proche d'eux, la porte ouverte à leur requête vingt-quatre heures sur vingt-quatre, de consacrer ses samedis et dimanches à la conscientisation des pauvres, des exploités, à un groupe de formation apostolique ou spirituelle, etc..., etc...

Et c'est vrai qu'il faut être proche de ses élèves; c'est vrai qu'il faut s'adonner avec ardeur à leur formation chrétienne; c'est vrai qu'il faut les ouvrir à la vie sociale et politique, les initier à l'usage des médias, éveiller en eux, face à l'injustice et à la misère, des réflexes chrétiens, leur apprendre à juger de tout à la lumière de la foi. C'est vrai que le danger existe de

verser dans un mysticisme énervé qui conduit à délaisser le devoir d'état, à fuir les tâches difficiles de direction, d'éducation, de catéchèse, d'enseignement, d'administration qui sont les nôtres, sans cesse plus ardues, et de se réfugier dans les délices d'une prière consolée.

Mais pourquoi opposer ce qui doit être complémentaire? Pourquoi mes activités ne nourriraient-elles pas ma prière et pourquoi celle-ci ne féconderait-elle pas celles-là? Car enfin, à quoi sert-il de s'adonner à l'éducation, si ce n'est pour que les coeurs se livrent au Christ et que le règne de Dieu s'étende? Et qui pourrait jamais y prétendre par un travail d'homme? N'est-ce pas grâce de Dieu, désirée et obtenue dans la prière? Jésus lui-même ne s'est-il pas refusé à établir le règne de Dieu par des moyens temporels? Ne s'est-il pas imposé comme règle de vie l'adoration de Dieu seul? (*Mt* 4, 8.10). Toute la tradition spirituelle, toute l'expérience des grands apôtres d'hier et d'aujourd'hui nous redisent avec force l'affirmation du Christ: « Sans moi vous ne pouvez rien faire ». « Une pause de vraie adoration a plus de valeur et de fécondité spirituelle que l'activité la plus intense, fût-elle apostolique » (Jean-Paul II aux Supérieurs généraux, novembre 1978). L'équilibre peut et doit être trouvé entre des engagements apostoliques pour les pauvres et l'engagement pour Dieu dans la prière. On ne peut se mobiliser pour l'oeuvre de Dieu sans se mobiliser pour Dieu. « On ne peut oublier le Seigneur du travail au nom du du travail pour le Seigneur » (Jean-Paul II).

* * *

Un second combat à livrer est *celui du temps à donner*

à Dieu. La *Règle de vie* impose, matin et soir, un régime sobre de prière, un régime minimum. Il suffit pour former des saints; l'expérience l'a montré. A condition d'y être fidèle! L'expérience montre aussi, malheureusement, que le temps de la prière est le plus exposé aux grignotages. Parfois, il sombre corps et biens, phagocyté par les réunions du soir et les levers tardifs du matin, quand ce n'est pas par les émissions de télévision, les bavardages inutiles, les pertes de temps de toutes sortes.

Plus souvent encore par les diverses activités qui mangent nos vies. Il y a tant à faire dans un collège et nous sommes si peu nombreux! Au fil des ans, les responsabilités s'accumulent, qui nous paraissent difficiles à partager. Le zèle apostolique lui-même nous emporte: comment pourrions-nous rester insensibles à tant de besoins urgents qui en appellent à notre dévouement, à notre charité, à notre compétence? Le temps réservé à la prière s'amenuise de plus en plus, sans que cela nous trouble outre mesure.

Il est étrange que des religieux, qui ont livré leur vie à Dieu, en arrivent à ne plus le rencontrer en tête-à-tête, sinon de loin en loin. Il est étrange que, pleins d'ardeur pour le révéler aux hommes, nous nous arrêtions si peu à le contempler, à l'écouter, à prendre ses conseils, à le connaître davantage pour mieux pouvoir parler de lui. Comment se fait-il que ce soit plus souvent au détriment du temps qui devrait lui être réservé que nous nous livrions à nos activités favorites ou que nous assumions un nouvel engagement? Alors qu'il faudrait faire le contraire et d'autant plus pro-

longer nos rencontres avec lui que les responsabililés rongent notre horaire!

La stérilité apostolique de tant de nos activités ne trouverait-elle pas là sa cause principale? Elles ne donnent pas Dieu parce qu'elles ne se ressourcent ni ne s'alimentent en lui. De l'origine à la fin, elles restent humaines, ne revêtant que des qualités humaines: la finitude, le péché, la mort. Elles ne peuvent donc apporter que déception. Dieu seul peut leur donner d'engendrer la vie, de porter des fruits de vie, de vie éternelle, parce qu'en lui seul elles trouvent leur source et leur accomplissement. L'apostolat n'est pas oeuvre naturelle, il est grâce de Dieu, fruit de l'Esprit. Pour conduire les hommes à Dieu, il faut l'avoir soi-même fréquenté. Ne le révèle que celui à qui il s'est révélé; dans la prière surtout.

Perdre du temps pour Dieu, c'est en gagner pour les hommes. Ceux-ci ne s'y trompent pas qui viennent consulter en foule les « spirituels », les « saints »: leur conseil n'est plus seulement parole d'homme, mais parole de Dieu, humble et souveraine à la fois. Une seule peut suffire pour bouleverser un coeur.

Comment dire la tristesse d'une vie où Dieu n'est plus le premier servi! Fasse encore qu'il ne se contente pas des restes d'une journée pleine à ras bord d'activités de tout genre, de quelques minutes arrachées à la sauvette à un travail d'étude, à des corrections, à des réunions qui n'en finissent plus!

Ne nous faudrait-il pas renverser la vapeur et préserver à tout prix le temps de la rencontre avec Dieu,

un long temps de rencontre? Il nous faudrait consentir à durer dans la prière. D'autant plus qu'il faut laisser à Dieu, à la Parole de Dieu, le temps de nous atteindre, de nous convertir. Elle le fait sans hâte, avec douceur, comme une huile qui imprègne et guérit, comme une lumière qui dissipe lentement la nuit. Dieu n'accepte pas d'être programmé, ni minuté. Il ne se révèle pas au gré d'un chronomètre. Pas plus qu'on ne s'ouvre à un ami au pas de course, en un quart d'heure! Il y faut du temps, quelquefois un après-midi, une journée, ou davantage.

Savons-nous donner à Dieu du temps? gratuitement? Si nous ne le faisons pas, nous ne prierons jamais. Surtout aujourd'hui où un tas de préoccupations nous encombrent, il faut prévoir un moment de décantation avant de pouvoir s'enforcer vraiment dans la prière. Et peu à peu l'on y prend goût. Comme l'appétit vient en mangeant, le goût de la prière vient en priant. Et l'on verra sans tarder que la prière qui se prolonge, ne fût-elle que présence douloureuse et muette devant Dieu, ou répétition de formules très simples, parfois d'un seul mot indéfiniment repris, fait accéder à des profondeurs jamais découvertes autrement. Et l'on s'apercevra que le temps donné à Dieu est rendu au centuple. Les journées restent de vingt-quatre heures, mais parce que la prière fait voir les choses à leur juste valeur et les situe dans leur juste perspective, parce que les passions sont plus maîtrisées et l'esprit plus lucide, le travail est plus serein, par le fait même plus productif, les problèmes les plus complexes sont mieux perçus et résolus plus vite. En moins de temps, la même besogne s'accomplit. A la lumière de Dieu,

ce qui se fait dans l'obéissance — ce devoir d'état qui me paraît parfois si lourd — trouve son équilibre, voire sa solution. En tout cas, il n'inquiète plus, ne trouble plus, ne distrait plus de l'Essentiel, mais au contraire trouve en lui sa place exacte.

Il faut donc consacrer à Dieu du temps, beaucoup de temps, un temps de présence, un temps de silence, qui devient peu à peu un temps de révélation, puis un temps de colloque. Le coeur s'y apaise, l'intelligence s'y éclaire, l'être tout entier s'y refait. La prière devient un repos.

*

Pendant la prière Assez souvent la *prière elle-même est un combat.* Les raisons peuvent en être variées.

J'y arrive l'esprit préoccupé du dernier travail auquel je viens de me livrer, de la dernière lecture que je viens de faire, des discussions auxquelles je viens de participer et pour lesquelles je trouve maintenant d'autant plus d'arguments justifiant mes positions que j'en manquais tout à l'heure!

Le coeur à son tour se détache mal de la dernière personne rencontrée, de tel élève qui donne du souci, d'un échec inattendu qui laisse désemparé.

Sans parler de l'imagination et de la mémoire, jamais à court de munitions, réservoir inépuisable d'images et de souvenirs, qui semblent prendre un malin plaisir à s'imposer à l'esprit pendant la prière.

Bref, c'est le trop-plein, l'encombrement. Comment pourrait-il rester une place pour Dieu? un moment où je serais tout à lui?

Il faut opérer ici un discernement et distinguer de quelle nature sont mes distractions.

Il y a celles qui sont « soucis du Seigneur », du devoir d'état, et qu'il est possible de transmuer en prière, peut-être en s'en détachant pour un instant et en se livrant d'abord à l'adoration et à la louange, puis en les présentant au Père, au Christ. Elles ne sont plus des distractions, mais deviennent la matière même de ma prière. J'offre à Dieu tous ces soucis qui me harcèlent, tous ces problèmes qui me tracassent, je lui demande sa lumière, je m'établis dans une attitude intérieure d'écoute de sa volonté à travers eux, je les lui remets en tout abandon, et peu à peu je retrouve la paix du coeur, accordée aux enfants qui disent oui à Dieu, et qui sont persuadés que « si le Seigneur ne bâtit la maison, en vain peinent les maçons » (*Ps* 127, 1).

Il y a les distractions qui sont « soucis du monde », du moi égoïste... Ici, une rupture s'impose. Il va falloir commencer par m'apaiser, ne serait-ce qu'en recherchant une attitude physique de repos, où je me sens à l'aise, détendu, puis par me recueillir, c'est-à-dire par rassembler mon être dispersé, par « siffler mes chiens » pour qu'ils rentrent à la niche et ne gênent plus par leur vagabondage le coeur et l'esprit en quête de Dieu. « Pour toi, quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte et prie ton Père

qui est là dans le secret », recommandait Jésus (*Mt* 6, 6).

Dur combat, qui peut être du début, du milieu ou de la fin, qui peut se prolonger parfois d'un bout à l'autre de la prière. L'homme n'est pas toujours maître de sa mémoire et la folle du logis ne se laisse pas si facilement dompter, ni l'esprit calmer!

Le coeur du moins est tourné vers Dieu auquel il aspire. C'est là l'essentiel; il ne faut pas se soucier outre mesure du reste et passer son temps à essayer de mater des facultés rebelles. Ce qui compte, c'est la disposition du vouloir profond, cette remise de sa volonté à Dieu, cet abandon de l'être qui pendant un quart d'heure, une demi-heure, une heure ou davantage veut être tout à Dieu. Il ne lui appartient pas qu'images, souvenirs et idées l'importunent comme des mouches, entravant cette tension du coeur qui s'épanche devant son Seigneur. Alors, même si notre coeur nous accuse, « devant Dieu nous apaiserons notre coeur, car Dieu est plus grand que notre coeur et il discerne tout » (*1 Jn* 3, 20).

*

La difficulté à prier vient aussi parfois *de la régularité*. « L'ennui naquit un jour de l'uniformité »... La répétition, jour après jour, des mêmes actes, aux mêmes heures, peut entraîner la routine, source d'ennui et de désaffection. Alors qu'il faudrait aller à la prière comme à un rendez-vous d'amour, alors que ce devrait être chaque fois une fête, certains s'y rendent par de-

voir, par acquit de conscience, parce que la Règle le commande et que le règlement le prévoit. Le corps est présent, le coeur est ailleurs. La prière pèse comme une obligation, on la fait sans joie, d'une âme lasse, habituée.

Mais c'est cette régularité même qui doit être amour! Tel l'amour de la maman qui s'adonne aux travaux quotidiens, « ennuyeux et faciles », l'amour du père de famille qui travaille pour les siens, l'amour du professeur qui consacre à ses élèves son temps et ses forces. Tenir, persévérer est le signe d'un profond amour, bien différent de celui des « beaux commencements », des flammes brillantes, brûlantes, mais... passagères. C'est l'amour des époux qui ont vécu longtemps ensemble et qui s'exprime désormais sans parole, par un regard, un sourire, par la seule présence. Ils en disent plus long que les déclarations ardentes de la jeunesse.

*

Le combat le plus dur reste pourtant à livrer: *le combat de la foi.*

Bien souvent Dieu paraît ne pas être au rendez-vous de ma prière. Il ne donne aucun signe de sa présence. Il se tait. La prière devient monologue. J'ai l'impression de me heurter à un mur de silence, de traverser un tunnel sans fin, obscur, désert, de perdre mon temps. Après des mois et des années, rien ne se passe, je ne sens aucun progrès dans l'union à Dieu. Les jours se suivent et se ressemblent: c'est la nuit, avec cette impression de solitude où mon cri n'éveille aucun écho. Le ciel reste sourd à mes supplications.

J'abandonne le combat peu à peu. Je décroche, espaçant mes temps de prière, les réduisant chaque jour davantage. Après tout, pourquoi faudrait-il conquérir Dieu? Il est au-delà de mes prises et, s'il ne se donne pas lui-même, qu'y puis-je? C'est sans doute qu'il ne le veut pas et qu'il me dédaigne. Victime innocente de ses caprices, je le laisse à ses humeurs et m'éloigne. Heureux ceux qu'il regarde avec amour; je ne suis pas du nombre, je m'en console en l'évitant. Job, lui, réagissait par des invectives véhémentes; je n'en ai pas le tempérament, je me tais et m'éclipse.

Il n'est pas jusqu'au souvenir des faveurs d'autrefois qui ne rende plus douloureux encore cet état de langueur et d'abandon. Qu'ai-je donc fait à Dieu qui me traitait jusque-là en ami? Je suis comme le psalmiste en exil, qui se rappelle avec nostalgie les jours d'antan, où il menait au temple les foules en liesse.

Aridité et sécheresse me deviennent insupportables. Cette traversée du désert finit par me faire peur, je crains d'y mourir de soif. Beaucoup trouvent là leur pierre d'achoppement: « J'ai tout essayé. Je n'arrive à rien. Je suis toujours aussi vide, aussi sec. Je ne trouve rien à dire et je n'entends aucune voix qui me parle. J'ai beau prendre un livre, m'aider de prières toutes faites, je n'ai aucun goût à prier. L'évangile lui-même m'est insipide. Comment, dans ces conditions, la prière pourrait-elle avoir un sens? Comment ne m'y rendrais-je pas à reculons et ne finirais-je pas par l'abandonner? » Le doute, puis le découragement prennent la relève de la lassitude. A l'oratoire, je pratique la politique de la chaise vide....

Mais si Dieu n'attendait pour vous combler que cette présence de pauvre? Si vous n'étiez devant lui qu'une cruche vide, largement ouverte, que sa grâce pourrait remplir? Mieux encore, si le Père trouvait sa joie dans la seule présence de son enfant, qui a coupé court à toute occupation pour être là avec lui et durer devant lui, « de nuit », sans que la sensibilité trouve son compte, dans la foi nue, sans bénéfice apparent, sans cesser de chercher celui qui se dérobe? S'il vous dépouillait de la jouissance de le posséder pour vous faire sentir votre dépendance absolue à son égard et vous conduire à cet état d'abandon total à sa volonté qui est la prière par excellence du fils?

« Dieu ne répond pas! », dites-vous. En réalité, il a répondu d'avance: « Le Père lui-même vous aime » (*Jn* 16, 27). La relation avec lui est déjà établie: « Votre Père sait ce dont vous avez besoin » (*Lc* 12, 30). Comment ne pas se redire à soi-même ce qu'entendait saint Augustin: « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé »? Mais la foi seule entend cette réponse! Et sa lumière est ténèbre! Et sa certitude est inévidente! N'est-ce pas une invitation à entrer dans une prière plus dépouillée, plus libérée de soi-même, où Dieu seul compte, un Dieu moins « audible » et moins « dicible », rencontré dans le silence? Ne serait-ce pas là un approfondissement de la prière? Au dire de tous les spirituels, le désir douloureux d'un Dieu qui reste absent et ne comble plus par sa présence sensible est la plus belle prière. Elle reprend celle du psalmiste: « Dieu, c'est toi mon Dieu; je te cherche, mon âme a soif de toi, ma chair languit après toi, dans une terre desséchée, épuisée, sans eau » (*Ps* 63, 2).

Pour mener ce combat, il faut des notions théologiques vraies de Dieu, de la foi, de la prière, et donc une formation solide dans les maisons de formation, qui rende les Frères aptes à comprendre ces états quand ils les traversent, à les accueillir dans la foi et à les vivre avec courage. On n'équipe pas des apôtres d'abord avec des techniques, mais avec des convictions, puisées chez les meilleurs auteurs spirituels. « Une solide culture spirituelle et doctrinale, associée à une humble recherche, aidera les Frères à trouver Dieu dans la prière (*Directoire* 82).

*

Parfois, enfin, non seulement Dieu retire le sentiment de sa Présence, mais il semble prendre plaisir à éprouver celui qu'il aime. Non seulement il ne répond pas à son appel, mais il le laisse accablé par la souffrance, physique, morale, spirituelle surtout. L'âme frise le désespoir. Elle y tomberait si le souvenir de Jésus abandonné du Père dans sa Passion ne lui donnait quelque courage. Elle y puise la grâce de la persévérance et de la fidélité.

Epreuves mystiques que le Père réserve à ses privilégiés. Il les rend semblables au Fils Bien-Aimé dont ils revivent le Mystère pascal. Purifiés afin de lui être un instrument de choix pour le salut du monde. ils s'offrent en victimes consentantes entre les mains du Père. Ils communient aux souffrances et à la mort de Jésus. Ils lui sont « une humanité de surcroît en laquelle il renouvelle tout son mystère », aussi bien la joie de Noël ou de Pâques que la déréliction de Gethsémani

ou la nuit du Golgotha. Mais, au coeur même de la détresse, ils expérimentent, mystérieusement, la « douloureuse joie » d'être identifiés au Christ crucifié, dont la souffrance et la mort contenaient la Résurrection et le don de l'Esprit. « Un tel idéal dépasse l'entendement et dépasse les forces humaines! Il n'est réalisable que grâce à des temps forts de contemplation silencieuse et ardente du Seigneur Jésus » (Jean-Paul II, à Paris, aux religieuses, 31 mai 1980).

Plus que jamais, c'est l'heure de se tourner vers Jésus, de le contempler en prière. A-t-il connu, lui, la prière facile? La prière difficile? A-t-il été tenté de l'abandonner quand sa mission lui mangeait tout son temps? quand les épreuves l'assaillaient? Comment priait-il?

* * *

JESUS EN PRIERE

Une double réponse peut être donnée, l'une concernant le fait et les circonstances, l'autre le contenu de sa prière.

Ce que Jésus faisait

Tous les évangélistes mentionnent que Jésus a prié, et décrivent quelques aspects de sa prière. Ils nous le montrent « poussé au désert par l'Esprit » (*Mc* 1, 12), « se levant le matin, bien avant le jour, et s'en allant dans un lieu solitaire pour prier » (*Mc* 1, 35), s'isolant après une journée de prédication (*Lc* 5, 16),

gravissant la montagne à l'écart (*Mt* 14, 23), se réfugiant au Jardin des Olives (*Mc* 14, 32).

Saint Luc, que l'on a appelé l'évangéliste de la prière, note combien Jésus a prié aux moments importants de sa vie, quand sa mission arrive à un tournant capital. Adolescent au sortir de l'enfance, c'est déjà « chez son Père » qu'il faut le chercher si on veut le trouver (*Lc* 2, 49). Avant de commencer sa vie publique, il passe quarante jours dans le désert, nourri non pas de pain, mais de la Parole de Dieu. Pendant son baptême, qui inaugure sa mission, la communion entre le Père et lui est si totale que c'est en réponse à sa prière que les cieux s'ouvrent, que l'Esprit descend, que la voix du Père retentit. C'est après une nuit passée « dans la prière de Dieu » qu'il choisit les Douze (*Lc* 6, 12-13): une fois encore, l'expression évoque bien la communion qui existe entre lui et le Père, et la relation de la prière avec la mission, essentiellement ecclésiale. C'est lorsqu'il prie qu'il est transfiguré (*Lc* 9, 29), alors qu'il s'agit d'affermir la foi chancelante des apôtres, ébranlés par l'annonce de sa mort ignominieuse. Il prie avant de multiplier les pains (*Lc* 9, 16), signes de l'Eucharistie, au cours de laquelle Jean nous le montre toute la soirée en prière. Il prie pendant le combat final contre Satan à Gethsémani et sur la Croix (cf. *Directoire* 75).

Dans ces moments décisifs, sa prière a des témoins, les Douze (*Lc* 9, 18) ou les trois disciples privilégiés, Pierre, Jacques et Jean. Ils ont deviné peu à peu ce qu'elle était, ils ont pressenti, entre Dieu et lui, l'existence d'une relation originale, exceptionnelle, et, so-

brement, ils nous l'ont révélé, comme saisis eux-mêmes par le Mystère de son identité. Ils ne parleront pas de la prière juive de Jésus, de celle qu'il faisait au temple, à la synagogue ou en famille. Ils s'attacheront à dégager, avec discrétion et pudeur, les caractères distinctifs de sa prière propre, où se révèle le Mystère de sa Personne, qu'ils auront découvert peu à peu, au gré des circonstances. Ils en auront été saisis au point qu'« un jour, quelque part, quand il eut fini de prier, un de ses disciples lui demanda: « Seigneur, apprends-nous à prier » (*Lc* 11, 1). Avant d'être leur maître de prière, Jésus a été leur modèle.

*

Ce que Jésus disait

Les évangiles nous ont conservé sept courtes prières de Jésus (*Mt* 11, 25; *Jn* 11, 41; *Jn* 12, 27-28; *Mc* 14, 36; *Lc* 23, 34; *Mt* 27, 46; *Lc* 23, 46) et une longue (*Jn* 17). Ce qui frappe d'emblée, c'est l'invocation de Dieu sous le nom de Père. Face à Dieu, Jésus se situe en fils. Il n'a pas envers lui une attitude de crainte, de peur, mais à la fois la plus grande révérence qui conduit à l'adoration et cette simplicité, cette tendresse de l'enfant qui va jusqu'à appeler Dieu: « Abba! », cette confiance, cet abandon puisés dans l'assurance que « ses cheveux sont tous comptés » (*Lc* 12, 7), que le Père ne peut lui donner un scorpion s'il lui demande un poisson (*Lc* 11, 12), que si le Père revêt aussi somptueusement le lis des champs et nourrit si abondamment les oiseaux du ciel sans même qu'ils travaillent (*Mt* 6, 26-28), il ne peut que combler celui en qui il met sa complaisance.

Nous touchons là l'attitude de fond de Jésus dans sa prière, l'attitude filiale; elle affleure, visible, aux moments décisifs où se jouent sa vie et le sens de sa mission, au point que les apôtres en sont étonnés, jusqu'à nous conserver le son même de sa voix, ce vocatif araméen par lequel un enfant exprimait à son père, en famille, la tendresse de son affection: « Abba! », c'est-à-dire non pas « Père » seulement, mais « Papa! ». Terme inusité jusque-là dans la prière, aucun Juif n'osant l'employer de lui-même pour s'adresser à Dieu, le Seigneur, et d'autant plus frappant par le fait même sur les lèvres de Jésus. Il traduit bien le climat unique de sa prière, la relation absolument originale qu'il entretient avec Dieu, et qui fait de toute son existence vécue « devant le Père », sous son regard d'amour, une prière. Son union filiale au Père est au coeur de sa vie et en fait l'unité. C'est ce que voulait exprimer l'épître aux Hébreux, prêtant à Jésus entrant dans le monde cette prière: « Tu n'as voulu ni sacrifice ni holocauste, mais tu m'as formé un corps... Alors j'ai dit: Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté » (*He* 10, 5-7).

* * *

La première prière de Jésus que nous livre l'Evangile est une prière de *bénédiction* (*Mt* 11, 25-27). Les soixante douze disciples reviennent de leur première mission; la Bonne Nouvelle qu'ils avaient accueillie dans un coeur de pauvre a accompli par eux des merveilles. En Fils qui « connaît le Père » (*Mt* 11, 27), qui est l'objet « de sa faveur » (*Mt* 3, 17), Jésus exulte dans l'Esprit, tout à la joie de constater que cette expérience

qui lui est propre est partagée désormais par « les tout petits », ceux qui ont eu foi en sa parole. Ils deviennent les confidents de la révélation divine et découvrent, par expérience savoureuse, la paternité de Dieu dans son expression ineffable de bonté, de tendresse, de paix, de joie...

Chante, ô Jésus, ta bénédiction, puisque commencent les merveilles accomplies dans l'histoire par ceux-là qui accepteront d'être tout petits et de laisser agir ton Esprit! Que ton coeur tressaille d'allégresse quand se renouvelle la première mission apostolique dans les classes de Frères qui, s'étant laissé modeler par ta parole, deviennent à leur tour Parole révélatrice de l'amour du Père pour leurs élèves!

L'action de grâce, nous la saisissons sur le vif au moment de la résurrection de Lazare (*Jn* 11, 41). Etonnante prière qui remercie avant même d'avoir obtenu, non pour se rendre favorable son bienfaiteur, mais pour que sa Gloire soit manifestée. Elle traduit bien la communion parfaite du Père et du Fils: « Je savais que tu m'exauces toujours » et le témoignage rendu par le Père à la mission du Fils: « afin qu'ils croient que tu m'as envoyé ». Le salut dans son effet décisif, la libération de la mort, est ici signifié. Bientôt Jésus devra arracher à la mort non pas un homme mais l'humanité tout entière, non pour un temps mais pour l'éternité, non pour l'épreuve et la souffrance, mais pour l'entrée dans la joie de Dieu. Comme il a raison de rendre grâce par avance d'une telle rédemption!

C'est pendant la Passion surtout que Jésus prie. Sa

prière est alors *un cri*: un long cri de supplication au Jardin de Gethsémani (*Jn* 11, 41; *Mc* 14, 36), un violent cri de désespoir sur la Croix (*Mt* 27, 46), qui se résout dans la remise de soi entre les mains du Père (*Lc* 23, 46). Il résume le cri des prophètes persécutés, des petits sans recours, écrasés par les puissants, de tous les opprimés sur la surface de la terre, cri monté des profondeurs de la détresse humaine, cri des martyrs, des prisonniers de toutes les geôles, cri des enfants arrachés à leurs parents, cri de la désespérance humaine poussé dans le désert où ne se lève jamais aucun écho. Même Dieu se tait! Même Dieu ne répond pas au cri de son petit! de son Bien-Aimé!

Cette prière jaillit comme le cri primal de celui qui se révolte devant ce qui lui semble être contre nature. Il rappelle le cri de l'enfant qui vient au monde... Et si c'était, en effet, pour naître de nouveau?...

Qui ne connaît ces heures de détresse, où tout appui humain n'est d'aucun secours, où l'on a l'impression que Dieu demande l'impossible, où le sacrifice paraît trop lourd, et pourtant où peu à peu il faut reconnaître la bonté du Père dans sa volonté crucifiante: « Tu sais, Toi, dans ton amour, ce qui me convient ». Nuit de la souffrance physique qui se prolonge sans rémission pendant des jours et des jours, des années peut-être, nuit des souffrances intérieures, des épreuves familiales, des déceptions apostoliques, nuit de la foi où Dieu se cache obstinément, nuit personnelle et nuit ecclésiale, nuit de ma Province ou de la Congrégation. C'est le Jardin des Olives, les scènes de dérision, la croix du Golgotha...

C'est le temps du pardon des offenses, pierre de touche du disciple authentique: « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font » (*Lc* 23, 34), le temps de la confiance absolue en la bonté du Père, malgré les apparences (*Mt* 14, 36), le temps où la communion avec le Père arrive à son accomplissement: « Père, entre tes mains je remets ma vie » (*Lc* 23, 46).

Jésus a pu vivre ces heures douloureuses parce qu'il était sûr que, même crucifié, le Père l'aimait et qu'il aimait du même amour ceux qui le crucifiaient. Ainsi le pourrons-nous comme lui, avec lui, en lui.

La longue prière de *Jean 17* défie toute analyse. Il faut y revenir, dans une méditation sans fin. Elle reprend les divers mouvements précédents: louange, action de grâce, supplication. Elle y ajoute un nouvel aspect: *l'intercession*. Jésus prie pour ses apôtres: « Je prie pour eux... Garde en ton nom ceux que tu m'as donnés... Consacre-les dans la vérité » (*Jn* 17, 11-17), et pour ceux qui les suivront: « Je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux-là qui, grâce à leur parole, croiront en moi » (*Jn* 17, 20). Et il formule pour tous le même souhait: « Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis ils soient aussi avec moi » (*Jn* 17, 24). Cette longue prière montre une nouvelle fois l'intimité du Père avec le Fils et sa volonté de voir ses disciples la partager. Il se fait suppliant, prévoyant les assauts terribles qu'ils auront à subir et leur impuissance à les surmonter seuls.

L'épître aux Hébreux verra de même Jésus ressuscité avoir accès auprès du Père et intercéder pour les

hommes par la vertu de son sang (*He* 7, 25). Etabli désormais dans la gloire, objet lui-même de l'adoration, de la louange et de l'action de grâce des hommes, sa prière monte, ardente et suppliante, pour que soit fléchie la justice et que se répande la miséricorde du Père (cf. *Directoire* 76).

* * *

QUELQUES APPLICATIONS PRATIQUES

Chacun pourra poursuivre à loisir cette contemplation de Jésus en prière. Tirons-en ici quelques leçons rapides pour notre vie.

Jésus a beaucoup prié. L'on pourrait s'en étonner! Si quelqu'un pouvait s'en dispenser, n'était-ce pas lui, le Fils propre de Dieu, assuré de l'appui de son Père? Pourquoi y perdre des heures, et même des nuits entières, alors que la mission le presse et qu'en trois ans tout sera consommé? Mais Jésus sait que pour être à l'écoute des hommes, il faut avoir passé beaucoup de temps à l'écoute de Dieu, il sait qu'avant de se livrer à la mission, il faut avoir été oint par l'Esprit. Notre Règle a retenu la leçon: « Les rencontres de l'apôtre avec les hommes sont vraies dans la mesure où elles partent de vraies rencontres avec Dieu et y ramènent (*Directoire* 111).

*

Jésus se préparait à la prière, il se mettait dans les conditions favorables, à l'écart, à l'aube ou la nuit,

s'imposant des « ruptures » avec son genre de vie habituel, créant autour de lui le désert. Mais cet « espace de prière » pouvait être aussi bien le lieu de la désolation que de la consolation; Jésus pouvait tout autant y jouir « de la faveur du Père » et être transfiguré dans l'Esprit qu'endurer de multiples tentations ou « ressentir effroi et angoisse » (*Mc* 14, 33). Il accueillait l'une et l'autre comme l'expression de la volonté du Père, et persévérait aussi bien dans la « prière de jour » que dans la prière « de nuit », dans la prière facile que dans la prière difficile. Il semble même n'avoir jamais autant prié que dans sa Passion.

Le climat intérieur de notre prière ne dépend pas de nous, et le Malin peut s'ingénier à le troubler; aujourd'hui comme au temps de Jésus et comme dans l'Ancien Testament, le désert peut être aussi bien le lieu de la prière consolée que de la prière désolée. Par contre, ce qui dépend de nous, c'est de créer les conditions favorables à la prière: le silence, la solitude, « une saine hygiène physique et mentale,... un climat d'intériorité qui aide à discipliner imaginations et sentiments » (*Directoire* 79) et qui rende possible la prière aux heures les plus favorables, quand le jour se lève et que la nuit tombe. Il est évident que des précautions élémentaires sont à prendre si l'on veut prier. Il y a une logique interne à la vie spirituelle, il existe des lois que l'on n'enfreint pas impunément. Comment faire oraison le matin si je ne respecte pas le soir le grand silence ou si, dès le réveil, j'ouvre le poste de radio pour écouter les nouvelles du monde? (cf. *Directoire* 81). Comment garder le recueillement dans la journée, si je suis suspendu en permanence à mon

transistor? Autrefois la « prière de l'heure » ramenait régulièrement l'âme à Dieu; aujourd'hui les « nouvelles de l'heure » la plongent en plein monde. Comment toutes ces voix pourraient-elles ne pas couvrir « la voix du Bien-Aimé » appelant à l'union (*Ct* 2, 10)? Il faut choisir!

Par ailleurs, de bonnes conditions matérielles aident également beaucoup. A cet égard, l'installation d'oratoires dans les communautés est très heureuse. Le Droit Canon et la Règle la recommandent (*Constitutions* 39). Que ce soit une priorité dans l'aménagement de nos résidences!

*

Jésus priait dans l'Esprit. Celui-ci reposait sur lui, demeurait en lui et l'établissait dans un dialogue d'amour permanent avec le Père. C'est dans l'Esprit qu'il se reconnaissait le Fils Bien-Aimé, qu'il entendait le Père le déclarer tel et lui dicter sa mission.

De même, l'Esprit qui fait de nous des fils de Dieu, nous établit dans l'attitude de fils, dépendants, humbles, pauvres, confiants, et suscite en nous la prière des fils, tendre et déférente, pleine d'amour, qui aboutit à l'accueil de la volonté du Père. Cette prière est présente en nous depuis le baptême, mais elle y est trop souvent comme endormie. L'Esprit s'unit à notre esprit pour la réveiller, pour nous donner cette simplicité de l'enfant heureux devant son Père, « gardant ses commandements » (*Jn* 15, 10) et recevant tout de lui, lui donnant aussi la joie d'aimer, selon ce que Jésus dit

lui-même: « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir ». Il nous éveille à la présence des Trois en nous, nous fait descendre jusqu'à ce lieu intime, au plus profond de notre être, où ils ont établi leur demeure, et nous inspirent les mots qui plaisent au Père. C'est l'Esprit qui nous fait comprendre et vivre la demande de Jésus: « Père, je veux que là où je suis ceux que vous m'avez donnés soient avec moi » (*Jn* 17, 24). Or, depuis son enfance (*Lc* 2, 49) jusqu'à sa mort (*Lc* 23, 46), où donc Jésus est-il, sinon « chez le Père »? Où « demeure-t-il », sinon « dans son amour » (*Jn* 15, 10)? Le Père est, per excellence, le « lieu » de sa prière. Il nous invite à l'y rejoindre, au point que nous y habitions avec lui et y reposions sur son sein. « Le Roi m'a introduite dans ses appartements », disait l'épouse du Cantique des Cantiques (*Ct* 1, 4), dans le « Royaume qu'il lui a préparé depuis la fondation du monde » (*Mt* 25, 34). Malheureusement, trop de disciples de Jésus prononcent le « Notre Père » du bout des lèvres, sans entrer dans la religion de Jésus, sans vivre en fils du Père, sans « demeurer en son amour ».

*

Parce que l'Esprit animait Jésus, *sa vie entière était prière.* Pourtant, bien que n'étant jamais séparé du Père dans son activité, il aimait se mettre à l'écart pour prier. Comme Fils, il avait besoin de ce coeur à coeur avec le Père, où il respirait l'amour du Père pour lui et où il offrait au Père la joie d'un dialogue avec le Fils. Ce qu'il faisait ou disait le reste de la journée était l'expression concrète de cet amour vécu dans la solitude de la prière: « Le Fils ne peut faire de lui-

même rien qu'il ne voie faire au Père; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement » (*Jn* 5, 19). « Les paroles que je dis, c'est comme le Père me les a dites que je les dis » (*Jn* 12, 50). Chez lui, prière et mission s'engendraient mutuellement, contemplation et action, bien loin de s'opposer, se nourrissaient, prière et vie ne faisaient qu'un.

Ainsi, en regardant Jésus vivre sa vie de Fils, nous découvrons que la croissance spirituelle de notre vie est liée fondamentalement à ce temps du coeur à coeur avec Dieu où, comme Jésus, nous nous mettons à la disposition du Père, où nous nous laissons investir par son amour. Notre vie épouse alors le mouvement même de la vie de Jésus, entièrement « tournée vers le Père » (cf. *Jn* 1, 1; 1, 18). Comme lui, nous devenons contemplatifs dans l'action et actifs dans la contemplation. Et ceci d'autant plus dans les moments importants ou difficiles de la vie. C'est quand des décisions de poids sont à prendre qu'il faut « passer la nuit en prière »; c'est quand les assauts du Malin sont rudes qu'il faut durer devant Dieu (cf. *Directoire* 94).

Sans que l'on puisse, faute de sources suffisantes, parler d'une évolution dans la prière de Jésus ou d'étapes de croissance, nous constatons qu'il passe de la bénédiction et de l'action de grâce à l'abandon total au Père et à la disponibilité absolue à sa volonté. C'est cela la prière: renoncer à sa volonté propre et se conformer à celle de Dieu. Alors prière et vie se confondent: l'on accède à la prière pure.

Cela ne se fait pas sans combat, sans combat qui

nous marque. Comme Jésus en a été marqué, jusqu'à en mourir... Comme Jacob en avait été marqué. Celui-ci, touché à la cuisse, boîte, Celui-là meurt le coeur ouvert... On ne sort pas indemne de la lutte avec Dieu! Mais Jacob-Israël est père de douze tribus; mais Jésus, le nouvel Israël, est chef de l'Eglise, l'Epouse sans taches ni rides, qu'il s'est acquise par son sang (*Eph* 5, 25-27). Le combat de la prière a porté fruit parce qu'il s'est résolu dans la soumission totale à la volonté de Dieu, ou plutôt dans la communion des deux volontés du Père et du Fils: « Tout ce que je fais, c'est le Père qui le fait ». « Ce n'est pas moi qui agis, c'est le Père qui agit en moi » (cf. *Jn* 5, 19).

Comme pour Jésus, la prière nous engagera de plus en plus au service des hommes, dans l'obéissance au Père. Par la louange, l'adoration et l'action de grâce, elle nous conduira à l'immolation totale, au long d'un chemin de dépouillement de plus en plus aride. Elle nous fera entrer dans le silence de l'abandon à Dieu et aboutir au cri le plus déchirant qu'un homme puisse lancer: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » (*Mt* 27, 46) et à la parole la plus pacifiée qu'un homme puisse prononcer en mourant: « Père, entre tes mains je remets ma vie » (*Lc* 23, 46).

Jamais la prière n'est plus humaine que dans cet état de détresse. Et sans doute faut-il avoir fait l'expérience de la pauvreté la plus cuisante, celle du péché, pour accéder à la prière véritable. Comment, autrement, faire monter vers Dieu le cri des profondeurs: « Où es-tu mon Dieu? Je te cherche dès l'aurore et mon âme a soif de toi ». N'est-ce pas au moment où

Jésus, le grand Priant, se manifeste comme «péché pour nous» (*2 Co* 5, 21) qu'il est accueilli dans le sein du Père?

C'est dire qu'il n'est jamais trop tard pour prier, mais qu'au contraire c'est lorsqu'on a expérimenté, de manière même tragique, son impuissance à être uni à Dieu, que l'on en est peut-être le plus proche, et que la prière a des chances de trouver sa voie, et sa voix.

Si je n'ai pas encore réussi, ou si je ne réussis plus, malgré mes efforts, malgré une méthode ou une autre, à prier, si je sens tragiquement ma condition de pécheur et mon impuissance à entrer en communion avec Dieu, ne serait-ce pas le temps de me livrer enfin à l'Esprit, qui seul peut susciter en moi une prière de fils? ne serait-ce pas le temps de renoncer à ma volonté propre et de me couler dans celle du Père? ne serait-ce pas le temps de me remettre entre ses mains? Plus je suis pauvre et pécheur, plus je suis prêt pour accueillir l'Esprit et gémir avec lui la prière des enfants de Dieu, une prière sans fard, sans phrase, toute nue, le cri qui monte des entrailles. Il n'y a plus alors de façade, il n'y a plus que ma misère, vers laquelle se penche le Père « riche en miséricorde » (*Ep* 2, 4).

* * *

CONCLUSION

Il a surtout été question ici de la prière personnelle. Il faudra parler un jour de la prière communautaire, de l'office divin, de l'eucharistie, de la lecture spirituelle... En dépit de leurs limites et de leur brièveté, puissent ces quelques pages aider chaque Frère à répondre au désir du dernier Chapitre Général de le voir devenir un homme spirituel! Soyons francs: la prière n'a pas toujours chez nous la place qu'elle devrait avoir: la première, celle qui correspond à notre devise: *Dieu Seul!* Rendons-la-lui!

Pour beaucoup d'entre nous, la difficulté est peut-être de passer du registre « religieux »: prier avec un sentiment de crainte, ou du registre « moral »: prier par devoir, parce que la Règle le prescrit, ou du registre « sociologique »: prier parce que l'esprit de communauté le requiert, au registre « spirituel »: ce n'est plus nous qui allons vers Dieu, posant des actes religieux, même très sincères, mais c'est lui que nous laissons venir en nous, dans son Esprit d'amour.

Nous en avons d'autant plus l'obligation que nous devons être pour nos élèves des maîtres spirituels, des maîtres à prier. Ils attendent des hommes qui attachent plus d'importance à l'être qu'à l'avoir et au pouvoir, et qui les déconditionnent de ce monde très matérialiste. « C'est la « contestation » la plus urgente que les religieux doivent opposer à une société où l'efficacité est devenue une idole, sur l'autel de laquelle il n'est pas rare que l'on sacrifie la dignité humaine elle-même » (Jean-Paul II aux Supérieurs Généraux, no-

vembre 1978). Nos élèves sentent que la réussite dans la vie ne suffit pas, mais que la réussite de la vie compte plus encore. Cette réussite est réussite d'un amour dont la prière est le signe, signe qui le révèle et le fait croître. Nous saurons le leur faire découvrir si nous sommes ce que nous devons être: « des spécialistes de la prière » (Jean-Paul II aux religieux, à Manille, 17 février 1981), si nous acceptons nous-mêmes d'aller jusqu'au bout du chemin où le Fils veut nous conduire: la remise totale de notre volonté entre les mains du Père.

Frères, ne tardons plus à entendre l'appel du Chapitre Général. Retrouvons le chemin de la prière si nous l'avons perdu; continuons à y marcher si nous ne l'avons pas quitté, sans flâner, sans nous laisser distraire, « à pas de géant » si Dieu nous en donne la grâce, à travers les déserts ou les oasis, sachant que la prière ne consiste pas à sentir Dieu, mais à consentir à Dieu, c'est-à-dire à acquiescer de tout son coeur à ses projets sur nous. Parcourons ce chemin en compagnie de Jésus, sous la motion de l'Esprit: il nous conduira au Père. Notre vie aura retrouvé son lieu: le Père. Elle sera prière. Elle aura le goût de Dieu. Et elle le donnera à ceux qui nous fréquentent: les Frères de la communauté, les élèves de nos classes, les personnes de notre entourage.

La Vierge Marie, qui a formé Jésus à la prière, saura également nous y former. Elle est le modèle de la vie contemplative; l'évangile nous la montre aussi bien écoutant la parole de Dieu et la méditant en son coeur (*Lc* 2, 19; 2, 51) que debout, silencieuse, au pied de

la croix, soumise à la volonté de Dieu, unie au sacrifice rédempteur de son Fils (*Jn* 19, 25). A son école, nous apprendrons la prière qui plaît au Père.

La prière et la vie dans l'Esprit, telles que la Règle nous les propose, nous auront fait ainsi entrer dans le courant de grâce que le Seigneur donne aujourd'hui à son Eglise. En nous imposant des temps de rencontre réguliers avec Dieu, qui nous provoquent journellement à la conversion, la Règle aura fait de nous des priants, elle nous aura fait devenir prière. Notre monde, « spirituellement las » (Jean-Paul II), n'a pas de besoin plus grand.

Frère BERNARD GAUDEL,
Supérieur général.

Mont-Tremblant (Canada), en la Fête de la Sainte Trinité, le 17 juin 1984.

TABLE DES MATIERES

Introduction: la prière revient 3

La Prière facile 10
— l'enraciment de notre prière 10
— l'épanouissement de notre prière 13

La Prière difficile 18
— Avant la prière 18
— Pendant la prière 24

Jésus en prière 31
— Ce que Jésus faisait 31
— Ce que Jésus disait 33
— « Abba », la prière filiale 33
— Bénédiction, action de grâce, demande, intercession 34

Quelques applications pratiques 38
— prier beaucoup 38
— se préparer à la prière 38
— prier dans l'Esprit 40
— vie et prière 41

Conclusion 44